

Zeitschrift: Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne
Herausgeber: Société Oeconomique de Berne
Band: 3 (1762)
Heft: 1

Artikel: Lettre sur l'agriculture perfectionnée
Autor: Muret, J.L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-382527>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

V.

LETTRE

SUR

L'AGRICULTURE

PERFECTIONNÉE,

Par Mr. J. L. MURET,

*Premier Pasteur & Secrétaire de la Société
correspondante établie à Vevay.*

(10)

10

LETTRE

Sur l'agriculture perfectionnée.

MESSIEURS,

DAns ce siècle de lumières, où les sciences & les arts sont parvenus à un grand degré de perfection, il en est un qui demeure encore trop ignoré. Il est un art, né pour ainsi dire avec le monde, le premier & le plus nécessaire de tous les arts, qui n'est point encore sorti de l'enfance; c'est celui qui consiste à tirer de la terre, de l'héritage commun de tous les hommes, le meilleur parti possible. Oui, Messieurs, s'il est un art peu connu, c'est l'agriculture, & tout ce qui se rapporte à l'économie rurale. C'est un art pénible, exercé par un ordre de personnes, dont les besoins & le peu d'intelligence, feront toujours un obstacle invincible aux découvertes, & aux recherches. D'ailleurs, la plupart des expériences en ce genre, ne peuvent se faire qu'une fois l'année, & sont souvent dérangées par l'intempérie des saisons, & d'autres causes, qui ne dépendent point de nous. Mais outre ces obstacles généraux, il en existe un particulier à ce pays, qui seul est capable de tout arrêter; je veux dire, la mau-

vaïse opinion que nous avons du climat, & du sol de tout le pays. On regarde en général comme des idées chimériques, toutes celles qui tendent à en multiplier les productions, ou à les perfectionner jusqu'à un certain point.

Parlez d'introduire dans le pays, quelques fruits qu'on n'y ait pas encore cultivés, ou quelques races distinguées d'animaux, le préjugé s'élève d'abord contre cette proposition, & l'on croit vous fermer la bouche par un argument sans réplique, en disant: cela est bon pour d'autres pays, pour les climats chauds, pour les pays fertiles. Mais a-t-on fait jusques ici beaucoup d'expériences? Le petit nombre de celles qu'on a faites, ont-elles été conduites avec intelligence? Ont-elles été assez souvent répétées? On est quelquefois rebuté par un mauvais succès, qui peut venir de circonstances accidentelles; & sans se donner la peine d'examiner plus outre, on se hâte de conclurre, que le pays n'est point propre à de telles productions.

Ce préjugé, Messieurs, est si fort enraciné; cette mauvaise opinion de notre terroir va si loin, qu'à peine en croyons-nous nos yeux, quand ils nous découvrent les précieuses productions que le pays donne de lui-même. Le charbon de pierre se trouve en divers endroits, les bois deviennent rares, & cette découverte feroit d'une grande ressource, mais on trouve à ces charbons mille défauts pour n'en point faire usage. Ils ne sont pas
com-

comme ceux d'Angleterre & des autres pays ; l'odeur en est insupportable ; ils brûlent le fer, les chaudières &c.

En vain les connoisseurs attestent-ils la bonté de nos charbons, le préjugé demeure, on ne fait point d'essais, ou si l'on en fait, c'est d'une manière très imparfaite.

La tourbe se trouveroit aussi, si l'on se donnoit la peine de la chercher, ou d'essayer celle qui est toute trouvée, mais on veut absolument que nos terres de marais, ne fournissent point la véritable tourbe, malgré sa ressemblance parfaite avec la tourbe de tous les autres pays.

La marne aussi est sous nos pieds en abondance, mais je dois vous annoncer, Messieurs, que sur ce point là, il y a beaucoup moins d'indocilité, & j'aime à me livrer à cette flatteuse idée, que nous touchons au point d'une révolution considérable par rapport à l'agriculture. Graces à vos soins, les trésors de marne, que nous possédions sans le savoir, sont déjà aperçû du vigilant propriétaire, & vont devenir une source abondante de richesses réelles.

Cette terre précieuse, connue de nom seulement, demeueroit ensevelie sans qu'on s'avisât de la chercher ; on auroit cru cette recherche inutile : la marne ne devoit se trouver que dans ces heureuses contrées, où la terre tient encore de sa fertilité primitive.

Vous avez, Messieurs, réveillé notre attention sur cet objet important. Vos questions

ont paru : & nous présenter cette découverte comme possible, c'étoit enlever le seul obstacle, qui nous empêchoit de la faire.

Empressés de répondre à l'honneur de votre invitation, vos correspondans de Vevay se sont mis en devoir de chercher la marne, & la grande facilité de leurs découvertes, leur donnoit même des doutes à cet égard. Ils ont fait les épreuves, & ils ont eu la satisfaction de voir, que nous possédons la véritable marne, & des deux espèces, l'argilleuse, & l'ardoiseuse. La ressemblance de la première avec l'argille, le toucher favoneux des deux espèces, la facilité à se dissoudre, l'effervescence avec tous les acides, nous en ont présenté les caractères distinctifs, il ne reste plus qu'à en fixer, par des expériences, sur le terrain, la valeur relative.

La marne, Messieurs, se trouve en abondance dans tout notre district; nous en avons dans les territoires de Vevay, de la Tour, Blonay, St. Legier, Montreux, & Corsier. Il s'en trouve aussi en divers autres endroits : peu contents de chercher dans les environs, nous avons écrit de tous côtés, & nous nous sommes procurés des marnes du dehors, d'Avanches, de Bienne, de Maracon, de Chevaux, du canton de Fribourg, du Comté de Neuchâtel &c. Il s'en est trouvé sur les monts au-dessus de Corsier, dans un terrain aride, où les engrais manquent, & dont la valeur peut être considérablement augmentée par cette découverte.

Sur les indications que j'avois fournies , on s'est mis à chercher , & la marne s'est trouvée dans les territoires de Morges , d'Eschifchens , de Monnaz , de Vaux , de Vuflens le Château , de Préverenges , d'Echandens , de Lussy &c. Or , Messieurs , s'il est un quartier dans tout le pays , où la marne fût nécessaire , c'est celui-ci plus qu'aucun autre. Au-dessus d'un grand & riche vignoble sont des terres fortes & argilleuses , d'une vaste étendue , & d'un prix très modique. Il y croit pourtant de l'excellent bled , mais il faudroit des labours , & des engrais. Les labours manquent , par la pauvreté , & le petit nombre des habitans ; par la disette des foins , & des attelages. Le fumier manque aussi par les mêmes raisons , & comme il est , à cause du voisinage des vignes , à un prix exorbitant , des terres excellentes en elles-mêmes , demeurent en friches , ou sont très mal cultivées. La marne découverte , je vois tout ce quartier de pays changer de face. Les vignes demandent moins de fumiers ; une bonne partie des engrais restera pour l'amendement des champs & des prés , qui seront améliorés aussi par la marne , qu'on répandra sur ces fonds.

Il y a dans la paroisse de Vilette , un terrain considérable , à peu près dans le même cas. Les vignes , comme chacun le fait , y sont à très haut prix. Au-dessus du vignoble , mais à quelque distance , sont de beaux domaines , & de bon rapport. Le terrain d'entre

deux, inculte ou peu s'en faut, est une non-valeur, parce que les engrais ne pouvant suffire aux vignes, & aux domaines d'enhaut, le terrain du milieu, qui est moins à portée, est totalement abandonné. Quel changement avantageux pour ce district, si une fois la marne y est employée.

La paroisse de Paleysieux, terrain argilleux, d'où les eaux ne peuvent s'écouler, nonobstant tous les labours, changera bientôt de face, si la marne qui s'y trouve est en abondance, & distribuée comme il convient, en faisant écouler les eaux.

Quels bons effets ne doivent point résulter de pareilles découvertes, qui se multiplient chaque jour : mais, le dirai-je, Messieurs ? On met sérieusement en question, si c'est un bien de perfectionner dans ce pays l'agriculture. J'entends soutenir la négative à bien des gens, qui ne manquent ni d'esprit ni de bonnes intentions, gens de tout ordre, même d'un rang distingué, & dont les sophismes sont d'autant plus dangereux, qu'ils sont dans l'erreur de bonne foi, & que leurs raisonnemens ont quelque chose de spécieux.

L'abondance des denrées, disent-ils, n'est un bien, qu'autant qu'il y a un débouché suffisant, soit par la consommation intérieure, soit par l'exportation hors du pays.

Or telle est la position de notre pays, qu'on ne doit pas espérer une grande exportation, ni de vins, ni de grains.

Donc

Donc si vous perfectionnez l'agriculture, en faisant abonder les vins, vous ruinez le pays de Vaud: en faisant abonder les grains, vous ruinez le pays Allemand.

L'objection est importante; elle mérite le plus sérieux examen.

J'admets d'abord ce principe, que l'abondance est à charge, dès qu'il manque un débouché suffisant. Je conviens aussi, qu'on ne doit pas espérer sitôt une grande exportation de nos grains, & moins encore de nos vins, & que si la quantité venoit à être doublée tout d'un coup, ce seroit un mal réel (*).

Les partisans du système que je combats, croiront avoir causé gagnée, mais nous sommes bien éloignés de compte. Vos vues patriotiques, Messieurs, ne sont pas resserrées dans une sphère aussi étroite; vous voulez faire de notre peuple, un peuple cultivateur; vous travaillez à lui inspirer l'esprit & le goût de l'agriculture: si vous réussissez, Messieurs, je vois l'objection disparaître; je vois les denrées, dont l'abondance nous est à charge, se convertir en mille autres, dont l'exportation est assurée; je ne suis plus en peine du débouché; au lieu d'un, il s'en ouvrira trente. Continuez, Messieurs, suivez vos projets; les richesses aportées par vos soins, seront toujours des richesses réelles.

Si

(*) Telle est la position du canton de Berne, qu'avec un peu d'encouragement, il est très aisé d'augmenter l'exportation du vin, & surtout celle des grains, & de rendre l'une & l'autre constante.

Si la perfection de l'agriculture ne consistoit qu'à remplir les caves & les greniers, de bleds, de vins, de denrées quelconques, au-delà de ce qu'il peut s'en consommer au pays, ou porter dans le dehors, il vaudroit mieux sans doute nous laisser ignorer cette prétendue perfection : mais l'objet de vos recherches, Messieurs, est bien différent ; ce qui fait la perfection de l'agriculture, c'est de tirer de chaque denrée, la quantité suffisante, à moins de frais, & sur un plus petit espace de terrain, & de destiner tout le reste du terrain, à la production d'autres denrées, dont l'abondance ne puisse jamais être à charge.

Or je divise en trois classes toutes les productions du pays, vins, grains, fourages, & autres valeurs quelconques, différentes du bled, & du vin, & j'envisage les terres, qui donnent ces productions, comme trois bassins, qui se communiquent, & dans lesquels l'eau prend toujours son niveau.

Doublez les productions de nos vignes, & vous en tenez-là, vous nous écrasés. Mais si cette augmentation est l'heureux effet de l'agriculture perfectionnée, je n'y vois rien que d'avantageux. Si le vin abonde trop, ce ne sera jamais qu'un inconvénient passager, auquel l'esprit d'agriculture apportera bientôt du remède. Un peuple agriculteur ne s'endormira point sur ses véritables intérêts ; l'état des choses, bien mieux que les édits, fera tomber les vignes de moindre rapport, soit en qualité, soit en quantité ; on en fera des champs.

champs. C'est mon premier bassin trop rempli, mais dont l'eau ne se perd point, elle se vuide dans le second.

Peut-être alléguera-t'on ici l'expérience contraire. Il y a plus de quarante ans, qu'on se plaint de l'abondance du vin, & bien loin qu'on y ait remédié, en arrachant les moindres vignes, on en plante tous les jours de nouvelles; on fait valoir toujours plus les anciennes. Je conviens du fait, mais je ne puis attribuer une si mauvaise oeconomie, qu'à l'ignorance & à l'imperfection de l'agriculture.

Jusques ici la culture des vignes est la seule branche, qu'on ait portée à quelque degré de perfection, & toute autre étant négligée dans les pays de vignobles, on tire encore meilleur parti des vignes que des autres fonds, dont la culture & l'entretien coutent trop, vû la rareté des attelages & des engrais. Mais perfectionnez l'agriculture, les autres fonds ayant acquis une valeur, qu'ils n'ont point aujourd'hui, le propriétaire fera son calcul, & préférera à de mauvaises vignes, de bons champs, qu'il saura bien mettre en valeur; car il faut observer, que le produit étant augmenté, & les fraix diminués, par la multiplication des attelages, & des engrais, tel champ qui aujourd'hui ne vaut que dix écus l'arpent, en vaudra peut-être soixante, jusqu'à cent.

Ce calcul paroît exagéré, mais il ne l'est point, parce qu'il s'agit du produit net. Je suppose un champ, que je veux mettre en
fro-

froment, terre forte, argilleuse, bonne en elle-même, mais qui exige des amendemens. Une pose ou un arpent coutera dix francs de labourer, trente francs de fumer; laissons la paille pour les fraix de recueillir, de charrier, & de battre le grain: je suppose la recolte dans une année ordinaire, de 40 quarterons, les semences prélevées; à quinze baches, ce sera soixante francs. Déduction faite des fournitures, il y a 20 L. de produit net. Supposons encore vingt francs de produit net pour l'année suivante, où le champ est semé en avoine, ce sera 40 L. pour trois ans, puisque la 3^e. année, le champ est en jachère. Si le champ doit deux quarterons de cense, ce sera environ neuf francs pour les trois années, reste 31 L. un peu plus de dix francs par an.

Joignez-y les casualités; les grêles, louage de granges, difficulté de faire labourer par autrui, les embarras qui rebutent ceux qui ne sont pas eux-mêmes laboureurs, l'impossibilité d'ensemencer à la fois, une certaine quantité de champs. De là vient que cette espèce de fonds est méprisée, & n'a presque aucune valeur.

Supposons maintenant les choses, telles qu'elles seroient, si l'agriculture se perfectionnoit jusqu'à un certain point. Les engrais multipliés, les attelages se multiplieront aussi; les labours & le fumier baisseront de prix, d'un tiers tout au moins. Je compte six francs de labours, je laisse 30 L. pour le fumier, dont
j'aug-

j'augmente la quantité, ma récolte sera double 120 L. ; ôtez 36 L. de fournitures, j'ai 84 L. , plus de quatre fois le produit net du premier calcul. Cependant les censés feront les mêmes, les embarras ne feront pas plus grands, & comme tous les champs pourront être mis en valeur, leur prix qui étoit tombé, en raison des terres laissées en friches, n'augmentera pas simplement du quadruple, en raison du produit net, mais bien au delà, par l'empressement des acheteurs à posséder des fonds d'un rapport assuré, dans un pays, où il n'y aura plus de terrain inculte.

Mais dira-t-on, vous ne voyez pas qu'en parant à un inconvénient, vous tombez dans un autre, qui n'est pas moins grand. Vous supposez qu'un peuple attentif à ses intérêts convertira de mauvaises vignes en de bons champs. Or ajoutez ces nouveaux champs à ceux que nous avons déjà, dont le produit, par votre supposition, sera doublé, & plus que doublé, par le grand nombre de terres incultes qu'on saura mettre en valeur : que ferons-nous de nos grains ? L'abondance de bleds ne sera pas moins à charge que l'abondance de vins. Eh bien ! nous multiplierons les prés, & toutes les productions qui apartiennent à la 3^e. classe, chanvres, lins, tabacs, safran, pastels, garances, navettes, pavots, &c. C'est mon second bassin qui se vuide dans le troisième ; mais celui-ci n'a point de fond, & à quelque point que l'agriculture se perfectionne, il ne sera jamais trop plein. Il
nous

nous faut une quantité déterminée de bled & de vin, le sur-abondant nous feroit à charge, mais il ne peut y avoir excès dans les productions des prés.

Faites - en le produit doublé, triplé; multipliez-le autant qu'il vous plaira, ce fera tant mieux; l'exportation des bestiaux est assurée, & d'autant plus facile, qu'ils se transportent eux-mêmes. Eussions-nous dix fois plus de chevaux, de bœufs, & de moutons, nous les vendrions toujours avantageusement. J'en dis de même des cuirs, & de toutes les peaux. Les fromages auront toujours leurs débouchés, aussi bien que les huiles, le suif, & le miel, si nous en avons à vendre. Les laines en nature, ou mises en œuvre, seroient aussi d'un grand revenu.

Je ne dois pas oublier l'article des chanvres & des lins, qu'on ne cultive presque point au pays de Vaud, manque de fumier. Mais si l'agriculture se perfectionne, nous aurons plus de fumiers, & nous pourrons vendre des toiles, au lieu qu'une bonne partie du pays est dans le cas d'en acheter. Mais sans attendre cette révolution, qu'est-ce qui empêche cette culture, dans les endroits du pays, où le fumier est en abondance?

Le pays d'Enhaut, par exemple, n'a point de vignes, presque point de champs, le fumier est employé sur les prés, où il fait bien, mais où il n'est pas d'une absolue nécessité; si chaque famille cultivoit du chanvre & du lin, au double de ce qu'ils en cultivent, cette pro-
duc-

duction seroit encore plus que doublée, par la main d'œuvre; ce peuple qui demeure oisif, une partie de l'année, seroit toujours utilement occupé, les uns à façonner le chanvre, les autres à le filer, à lessiver le fil, à faire la toile, à la blanchir, à la porter au marché: ce seroit pour ce pays-là une espèce de manufactures, une source considérable d'occupations & de profits.

La soye peut devenir aussi un objet important, & c'est une branche d'économie, qu'il seroit à propos d'encourager aujourd'hui, qu'un grand nombre de particuliers ont commencé des plantations, qu'il seroit dommage de laisser inutiles. Les meuriers réussissent en divers endroits du pays, entr'autres dans le balliage de Vevay, & dans le gouvernement d'Aigle. On fait bien que cet arbre, comme tout autre, nuit aux vignes, aux champs, & aux prés; mais si une fois l'esprit d'agriculture gagne, nous aurons du terrain pour tout.

Une objection qu'il ne faut point passer sous silence, c'est que les vers à soye exigeant des soins, précisément au tems des effeuilles, la culture des meuriers ne pourra que nuire à la culture des vignes, en augmentant la rareté des ouvriers: Mais je pense tout autrement: Assitôt que nous aurons à Vevay, une certaine quantité de feuilles à cueillir, toute la jeunesse du Pays-d'Enhaut, & du balliage d'Oron, qui est peu occupée dans cette saison, viendra nous offrir ses services, & cette branche d'agriculture fera subsister beaucoup

de pauvres, non seulement dans les quartiers, où croissent les meuriers, mais aussi dans le voisinage.

Je prévois bien, Messieurs, que la perfection de l'agriculture fera baisser le prix de toutes les denrées; mais je prévois aussi, que ce sera au profit du public, sans aucun détriment pour le propriétaire. Autre est une abondance passagère, qui vient de plusieurs riches récoltes, inattendues; autre est une abondance fixe & régulière, qui a sa source dans l'intelligence, l'activité, l'industrie du laboureur. La première apauvrit le propriétaire, sans mettre le peuple fort à son aise, l'autre soulage le peuple, sans diminuer les richesses du propriétaire.

Otez les casualités, le prix des denrées doit être en raison composée, du prix des fonds, & des fraix de culture: si donc l'agriculture se perfectionne, tellement qu'une pose de champ, semée en bled, donne bon-an mal-an douze sacs au lieu de six, & la pose de vigne deux chars au lieu d'un, (pourvu toutefois, que la balance des denrées ait lieu, dans une juste proportion avec les besoins du pays,) les denrées baisseront de prix, peut-être d'un quart, peut-être d'un tiers. Je suppose toujours qu'il n'y en ait point trop dans tout le pays, alors le propriétaire tirera sa rente, le fermier son travail, la main d'œuvre baissera en proportion, les manufactures pourront s'établir, la population augmentera; car comme dit le célèbre MONTESQUIEU, par-tout

tout où il y a de quoi faire subsister deux
 personnes, il se fait un mariage. On m'ob-
 jectera sans doute, que nonobstant l'abon-
 dance de ces deux années, la main d'œuvre
 n'a point baissé; mais j'ai prévenu l'objection.
 Une baisse casuelle des denrées ne change point
 l'état des choses, ou ne les change qu'en mal;
 c'est l'industrie, l'esprit d'économie qui pro-
 duit des changemens fixes & utiles. Vous
 avez, Messieurs, à combattre l'Hydre des pré-
 jugés; mais vous avez cet avantage, qu'on
 peut détruire ce monstre, sans abattre toutes
 les têtes à la fois. Il est déjà blessé dangereu-
 sement, j'espère que dans peu, vous en ferez
 pleinement victorieux.

J'ai l'honneur d'être avec respect,

M E S S I E U R S ,

Votre très humble & très
 obéissant Serviteur

Jean Louis MURET.

Vevay 22. Janvier 1762.

